

Claude Vigée : La poésie comme promesse d'avenir

par Blandine Chapuis

*A la mémoire d'Eny Vigée,
à sa présence souriante, chaleureuse et espiègle,
lors de nos rencontres, rue des Marronniers.*

- 32 -

Dans l'histoire de ce vingtième siècle traversé de tant de courants mortifères, que ce soit par la barbarie qui, à maintes reprises, a entaillé sa chair ou par la tentation nihiliste qui anime nombre de ses courants littéraires, artistiques et philosophiques, peu d'œuvres ont fait le choix radical et exigeant, toujours renouvelé, de la vie et du vivant. L'œuvre de Claude Vigée, qui a traversé la majeure partie du 20ème siècle et continue, en ce siècle nouveau, d'affirmer sa fécondité rayonnante, est de celles-ci. Le puissant élan vital qui s'y déploie de part en part et irradie chacune de ses facettes n'est pas pure parole, si noble soit-elle ; il est le soubassement fondamental sur lequel repose une œuvre foisonnante et protéiforme où poésie, essais, journaux et carnets intimes, critique littéraire et exégèse biblique et talmudique, traductions... se répondent en un ensemble organique et ouvert. Son œuvre entière se fait véritablement « *passage du vivant* », pour reprendre l'un de ses titres¹ : passage du souffle, du rythme, de la pulsation vitale dans et par la poésie, passage du vivant au travers des ténèbres de ce siècle, jusqu'aux confins de l'existence, à deux pas de l'abîme.² L'écriture y est en permanence tendue vers l'avenir, dans un dynamisme constant, et nourrie à la source-même de la promesse biblique, comme un pont arc-bouté sur l'échelle du temps. Vie, avenir, temps ouvert, jaillissement, bondissement : tels seront les maîtres-mots de notre parcours dans cette œuvre qui se situe résolument au carrefour entre poétique, spiritualité et éthique.

Histoire et engendrement

La manière dont l'œuvre de Claude Vigée conjugue en permanence célébration de la vie et ouverture continue vers l'avenir remonte aux racines de la pensée juive. S'y lit en filigrane une notion fondamentale utilisée dans la langue hébraïque pour désigner l'histoire : *toledoth*. A la différence de la conception occidentale de l'histoire comme *historia*, essentiellement tournée vers le passé et reposant sur l'observation de l'enchaînement des événements, le terme *toledoth*, dont on relève treize occurrences dans le texte de la Genèse, fait référence, selon la fine analyse de Léon Ashkenazi,³ à « l'histoire du sujet des événements, à l'homme perçu en cours d'engendrement »⁴. Le mot

1 Claude Vigée, *Le passage du vivant. Essais – Poésies – Témoignages 1989-2000*. Paris : Parole et Silence, 2001.

2 Cf. *Danser vers l'abîme*. Paris : Parole et Silence, 2004.

3 Léon Ashkenazi, dit Manitou, fut l'un des maîtres de Claude Vigée, qui en suivit les enseignements à Jérusalem.

4 Parmi les nombreux textes de L. Ashkenazi à ce sujet, on pourra se référer en particulier à la conférence publiée sur le site internet

toledoth a ainsi un double sens, désignant dans un même mouvement l'histoire et l'engendrement, les générations, la descendance.⁵ Au rebours de la philosophie occidentale qui pense l'histoire comme rapport à l'origine, centrée sur l'homme en tant qu'être ontologiquement défini et achevé, la pensée hébraïque envisage l'histoire comme un espace matriciel tendu vers l'émergence de l'humain toujours à venir : « Au contraire [de la philosophie cartésienne – NdA], pour la pensée hébraïque, l'existence assurément indéniable de l'homme se décrit comme celle d'une matrice occupée à engendrer le Fils de l'Homme. »⁶

Deux versets-clés et deux figures bibliques majeures sous-tendent l'écriture de Claude Vigée, dont ils constituent l'architecture primitive et secrète donnant forme et substance à l'ensemble de l'œuvre. Leur évocation conjointe nous renverra inmanquablement à la notion de *toledoth* : une conjugaison intime de l'histoire pensée à la fois comme sursaut vital hors de toutes les déterminations et comme creuset fécond d'où émergera une humanité toujours à venir, nous invitant ainsi à penser l'infini de l'histoire comme principe de vie.

« Mais tu choisiras la vie... »

Le premier verset, tiré du *Deutéronome* chapitre 30 et maintes fois cité par Claude Vigée,⁷ exprime par la voix de Moïse s'adressant à son peuple l'impérieuse nécessité d'élire, jour après jour, la vie contre la mort : « La vie et la mort, la bénédiction et la malédiction, je les dispose devant toi : mais tu choisiras la vie, afin que tu vives, toi et ta semence. » (v. 19-20) Ce verset donne en particulier son titre à un hommage à Saint-John Perse, publié dans la revue *La nouvelle Anabase* de février 2006,⁸ et dans lequel Claude Vigée sonde les implications spirituelles, existentielles et poétologiques de ce « commandement ultime, le plus sévère peut-être, le plus exigeant sans nul doute, de la loi de Moïse »⁹ :

Si tu désires vraiment vivre, il te faut élire toi-même la vie ; cette répétition n'est pas un simple hébraïsme, ni un exercice de rhétorique facile. Elle constitue, bien au contraire, la réponse d'En-haut à l'énigme de notre destin de créatures. Celui qui acquiesce quotidiennement à sa propre existence, l'être humain qui malgré les soucis récurrents, les ennuis, les tracas de chaque jour ne cesse de favoriser en soi, comme chez son prochain, et son lointain, le cours si problématique de la vie, celui qui la protège résolument contre la mort aux aguets, tapie à notre porte, lui seul participe, dans l'esprit de la Torah de Moïse, à une existence authentiquement vivante.¹⁰

Cet acquiescement quotidien à la vie, c'est ce qui constitue précisément le cœur du parcours poétique tout autant que biographique de Claude Vigée. Les paroles qu'il emploie dans ce texte pour cerner ce qui, à ses yeux, constitue l'essence la plus intime de l'écriture persienne, pourraient sans doute aucun s'appliquer à sa propre

de la fondation Manitou : www.manitou.org.

5 *Toledoth* est un pluriel renvoyant à la racine *laledet* : enfantement.

6 L. Ashkenazi, *op.cit.*

7 On pourra se rapporter entre autres au recueil *Le passage du vivant*, *op.cit.*, p. 71sq.

8 « Mais tu choisiras la vie... », in *La nouvelle anabase*, revue d'études persiennes, sous la direction de Loïc Céry, février 2006.

9 *Ibid.*, p. 3.

10 *Ibid.*, pp. 3, 4.

écriture, d'où, très certainement, l'affinité profonde entre les deux auteurs qui se sont rencontrés à plusieurs reprises. Soulignant la très forte réticence des « poètes issus du passé européen récent » à adhérer à ce commandement de vie, il salue chez Saint-John Perse ce « choix audacieux de la vie », cette « aspiration inguérissable aux lendemains inconnus, cette confiance hardiment placée dans l'impossible *hic et nunc*, ce sens vital indompté » dans lequel il lui semble percevoir l'héritage commun de Goethe ou de Rilke. Une allusion au « combat avec l'ange », motif clé de la poétique de Claude Vigée et sur lequel nous reviendrons, souligne de façon patente la résonance intime que revêt pour lui l'écriture de Saint-John Perse. L'acquiescement inconditionnel à la vie s'exprime dans une conversion radicale (au sens de *teschouma*, retournement) vers l'avenir, dont la poésie se fait parole prophétique : « parole d'annonciation, chant de conquête, hymne au tourbillon créateur, au surgissement de la lumière, un Oui à l'engouffrement jubilant dans ce qui adviendra. »¹¹

Anamnèse et avenir

« Seul le poète est complice du futur »¹², nous confie Claude Vigée. Et en effet, l'œuvre de celui qui se désigne lui-même comme « vieux jardinier de l'avenir »¹³ est tout entière tendue vers un lendemain sans cesse à engendrer. En témoigne la dédicace qui ouvre le premier tome de son autobiographie, *Un panier de boublon*¹⁴. Tandis que *La lune d'hiver*¹⁵, premier recueil de textes autobiographiques couvrant la seconde guerre mondiale, le séjour en Amérique et l'arrivée à Jérusalem, était dédié aux ascendants victimes du génocide, le premier tome des récits d'enfance s'ouvre, lui, par un poème-dédicace offert aux descendants à venir, comme si, par un curieux paradoxe, la remontée plus en amont dans la mémoire incitait à un retournement vers un avenir encore en gestation, jetant un pont, par-delà la tragédie, entre un passé encore insouciant et un futur fécond :

L'arrière-été
Un soir parmi les soirs volés dans le verger du temps
qui fleurit, germe, brûle et meurt entre deux firmaments,
j'ai rempli mon panier de rires et de pleurs
pour jeter un grand pont sur les jours du malheur
vers fillettes et fils de mes petits-enfants
juchés très haut dans le pommier qui ruisselle de sève.
Prince danseur bercé par l'influx du matin,
une source d'eau vive
entre la brume obscure et la tourbe du rêve
s'élancera demain

11 *Ibid.* pp.4, 5, pour toutes les citations de ce paragraphe.

12 In : *Le fin murmure de la lumière*. Paris : Parole et Silence, 2009, p.251 (dans un texte-hommage à Adrien Finck).

13 In : *Les portes éclairées de la nuit*. Paris : Cerf, 2006, p.159 : « Le vieux jardinier de l'avenir que je suis encore reste fidèle à la danse des mots en fleur, ou à celle des morts, sous la clarté blanche d'une lune d'hiver qui flambe de vie secrète dans le brouillard. »

14 *Un panier de boublon – La verte enfance du monde*. Paris : JC Lattès, 1994

15 *La lune d'hiver*. Paris : Flammarion, 1970.

du nombril de la terre.
 Là mûrira mon fruit
 dans la double lumière
 de la lune tardive
 et du soleil levant
 que mon psaume d'arrière-été fiance avec sa nuit.

Sans entrer ici dans le détail de l'analyse textuelle, on retiendra toutefois la métaphore temporelle marquée, nourrie par les images circulaires de la germination et de la destruction (image d'un temps épousant les cycles naturels de la vie), de l'arbre ruisselant de sève (métaphore de la descendance et promesse de vie), et du lien, incarné par la double image du pont et des fiançailles. Dans la seconde strophe, on peut deviner en filigrane, dans l'image de cette danse de l'aube, à la lisière exacte entre obscurité et lumière, la figure de Jacob sortant vainqueur, mais claudiquant, de sa lutte nocturne, en un jaillissement vital qui annonce la nombreuse descendance à venir.

Cette orientation difficile, mais résolue, vers l'appel incertain du futur, on la retrouve non seulement métaphorisée dans de très nombreux poèmes, mais aussi théorisée au fil de l'analyse poétologique continue qui caractérise l'œuvre de Claude Vigée.¹⁶ Elle n'est, à nul moment, dédain du *hic et nunc*, détour de l'instant présent qui nous requiert tout entiers dans la beauté comme dans l'effroi :

Dans le sentier aux orties où nous allons ainsi, je sais que la fosse nous guette tous à la fin, qui surviendra peut-être demain. Mais je sais aussi que nous sommes mus, dans le courant fatal de ce fleuve du temps, par une force qui nous attire, qui nous appelle au-delà, nous abandonne enfin au milieu du long voyage... Si elle nous laisse retomber parfois en pleine course, c'est pour nous attendre un peu plus loin, lorsque nous avons la patience, l'obstination muette de durer, la fidélité nécessaire pour endurer le vide, la solitude et la nuit de ce monde. Nous nous sentons alors propulsés par saccades douloureuses vers cet ailleurs invisible. Et c'est peut-être dans cet ailleurs que nous sommes attendus. Sachons donc demeurer éveillés à cet appel énigmatique du lendemain ; répondons loyalement à son double mouvement, qui est l'afflux horizontal des eaux rhénanes autant que l'élan vertical de la flamme intemporelle soudain jaillie en nous. Mais pour articuler ce double battement de notre être profond, il faut laisser parler la poésie elle-même...¹⁷

Le « double mouvement » qu'évoque Claude Vigée est ici celui de la prose, comparée à l'écoulement horizontal d'un fleuve, et de la poésie pensée comme instant de pure grâce, jaillissement momentané hors des chaînes du temps humain.¹⁸ Mais un double mouvement autre, et complémentaire, préside à la naissance du texte poétique : retour

- 35 -

16 Il est peut-être permis de penser que c'est entre autres par cet aspect que l'œuvre de Claude Vigée s'inscrit profondément dans la tradition hébraïque : l'œuvre poétique contient en elle-même, dans un flux continu, son propre commentaire, qui lui-même donne matière à de nouvelles cristallisations poétiques, etc... C'est ce qui, pour le commentateur extérieur, fait tout à la fois l'extrême richesse et la grande difficulté de l'analyse, laquelle doit s'affranchir tout en s'en nourrissant intimement de l'auto-commentaire vigéen. (J.F. Chiantaretto forge, à propos de l'écriture du souvenir chez Claude Vigée, le terme d'« auto-interprétation judaïque », qui nous apparaît ici comme extrêmement pertinent. In : *Le témoin interne*. Paris : Aubier, 2005, p. 73)

17 In : *Le passage du vivant*, op.cit., p. 75.

18 Nous reviendrons plus bas, dans l'évocation du judaïsme, sur la manière dont Claude Vigée envisage les liens entre prose et poésie.



Photographie d'Alsace par Alfred Dott.
Détail, p. 48.

en amont vers l'origine, retrait et « contraction » en soi, vers l'intériorité muette, puis expansion dans le langage qui ouvre au temps et au monde. C'est ce qu'exprime Claude Vigée dans un autre passage du même ouvrage, nous invitant, irrésistiblement, à penser au *tsimtsoum*¹⁹ qui, dans la cosmogonie kabbalistique, a préludé à la naissance du monde :

Tout vient de ce mouvement de retrait vers le lieu de toute confiance, et du mouvement qui, à partir de là, permet de jaillir, de bondir vers la vie indéfinie. [...] Si mes poèmes, mes textes, peuvent servir à quelque chose – et je voudrais qu'ils servent à quelque chose – c'est à trouver le chemin du lieu de la confiance première, et à partir de là, par une espèce de rebondissement, l'autre chemin (mais parallèle et semblable), le chemin qui est frère de l'autre, celui de l'ouverture au temps et à l'espace du monde dans lequel nous nous abîmons comme un fleuve s'écoule : selon son rythme propre, son ample mouvement, en luisant, en grondant et en fécondant ce monde, dans la mesure du possible.²⁰

Le « lieu de la confiance première », que Claude Vigée désigne parfois de façon encore plus imagée par « le lac de la rosée »²¹, est d'une certaine manière la condition épistémologique de l'émergence poétique ; il suppose une plongée dans les eaux profondes de l'intériorité, une « dénudation » et une « écoute muette et silencieuse » ressenties comme un retour « en amont de toute naissance ». L'œuvre de Claude Vigée est ainsi une écriture mémorielle au sens où l'entend Rabbi Nahman de Braslav dans son célèbre aphorisme : « Souviens-toi de ton futur »²². Seul le double retour aux sources personnelles et bibliques permet le déploiement de la parole sur l'horizon ouvert du temps. Nulle part, pas même dans les récits strictement autobiographiques, elle n'est seulement œuvre de commémoration, figée dans le souvenir. J.F. Chiantaretto dit du reste fort justement la défiance de Claude Vigée à l'égard de « la tentation idolâtre » de l'autobiographie.²³ Contemporaine, certes, de la Shoah, son œuvre ne s'abîme pas dans l'impossible remémoration de cette tragédie sans nom et sans nombre, même si jamais elle n'esquive la confrontation avec le plus obscur de l'histoire.

La traversée de l'histoire

Comme souvent, c'est dans un texte hommage à un auteur « frère », en l'occurrence Benjamin Fondane, que Claude Vigée dévoile les fondements de sa propre poétique :

Pourtant, suggère le poète, nous nous obstinons à servir la parole refusée, à faire œuvre de poésie en temps de détresse. Par-delà le mauvais silence de ce temps, le souvenir d'une origine sauvée malgré tout est source du chant d'aube futur. [...] Mais après le travail oblatif de la mémoire, que nous reste-t-il à faire à présent, face aux désastres de notre

- 37 -

19 Le *tsimtsoum* désigne dans la mystique lourianique le processus de retrait de Dieu en lui-même, condition préalable et nécessaire à l'émergence d'une réalité autre que Lui.

20 In : *Le passage du vivant*, op.cit., pp. 127-128.

21 *Ibid.*, p. 126.

22 Transposition proposée par Marc-Alain Ouaknin (in : *Lire aux éclats. Eloge de la caresse*. Paris : Quai Voltaire, p. 195) de la formule attribuée au maître hassidique Rabbi Nahman de Braslav : « *En zikaron éla léalma deaté* », littéralement : « Il n'y a de mémoire que dans le monde qui vient. » Claude Vigée fait lui-même souvent référence à des aphorismes de Rabbi Nahman.

23 In : *Le témoin interne*, op. cit. p. 73sq

siècle ? Une fois de plus, le poème témoin de l'agonie devient le lieu spirituel du renversement qui fait naître la lumière nouvelle des ténèbres.²⁴

- 38 -

Ainsi, la poésie de Claude Vigée n'est-elle pas pour autant, loin s'en faut, une poésie « escapistes » cherchant refuge dans un univers irénique et sécurisant. Jamais le poème n'esquive la part de ténèbres qu'il lui faut traverser, mais s'il consent à se faire « témoin de l'agonie », c'est le regard rivé sur l'avènement de l'aube. Comment ne pas songer ici à Nelly Sachs, autre poétesse juive, de langue allemande, contemporaine du désastre et avec laquelle Claude Vigée confesse une grande proximité. Pour dire cette traversée des ténèbres et de la douleur, elle avait forgé les néologismes parlants de « *durchseelen* » et « *durchschmerzen* » (littéralement traverser par l'âme et par la douleur). Pour dire cette traversée patiente et obstinée opérée par la poésie, Claude Vigée, avec ce sens de l'image concrète, enracinée dans le double terreau de l'Alsace et de l'enfance, qui caractérise son écriture, forge de son côté la métaphore évocatrice des « chevaux de halage le long du Rhin » :

La poésie passe parfois à travers les pires horreurs de l'histoire et permet d'éprouver malgré tout l'extase sur les décombres. [...] Les poètes ressemblent à ces chevaux de halage que j'ai vus remonter le cours du Rhin dans mon enfance : ils soufflent et ils souffrent, mais obstinément ils marchent en traînant leurs bateaux chargés de charbon ou de graviers jusqu'au terme du long voyage de la vie. La poésie, comme la musique qu'on devine dans le texte original de l'hébreu de la Bible, sont à mes yeux des trempains, des relais venus du fond de notre passé pour nous aider à rebondir à notre tour dans la vie inconnue.²⁵

Les « artistes de la faim », ou la dangereuse tentation de l'ascèse en littérature...

Ce « malgré tout » est peut-être, au fond, ce qui sous-tend l'ensemble de l'œuvre. Lumière dans les ténèbres, chant surgi de « l'arrière-nuit »²⁶, obstination du guetteur de l'aurore : tels sont les garde-fous, fragiles mais têtus, qui mettent l'œuvre à l'abri de la double tentation que l'auteur décèle dans la tradition littéraire de l'Occident et dont il se démarque : l'héritage du nihilisme européen et la fascination mallarméenne de l'absolu poétique, chacune de ces « tentations » entravant, selon lui, le difficile consentement à la vie et au vivant. Dans un essai paru en 1960, intitulé *Aux sources de la littérature moderne. Les artistes de la faim*²⁷, Claude Vigée retrace la genèse de la littérature moderne européenne qui, en puisant dans une tradition chrétienne détournée, en particulier par le jansénisme, et orientée vers un retrait, voire un refus du monde et une dévalorisation de l'existence terrestre, aboutit, en sa forme désormais sécularisée et coupée de la source vive qui pourrait vivifier son intériorité, à un mépris de la vie et à un culte du désespoir. Que le poète se retire en sa tour d'ivoire et désolidarise le langage du monde sensible, à la façon de Mallarmé, ou qu'il adopte la posture désenchantée d'un nihilisme « fin de siècle », il semble correspondre trait pour trait à cet

24 In : *Le passage du vivant*, op. cit., pp. 25-26.

25 « Les chevaux de halage sur les rives du Rhin », in : *Le fin murmure de la lumière*. Paris : Parole et Silence, 2009, p. 33.

26 In : *Le passage du vivant*, op. cit., p. 172.

27 Première édition en 1960 chez Calmann-Lévy, reprise et complétée en 1989 aux éditions Entailles – Philippe Nadal, Bourg-en-Bresse (les citations sont tirées de cette seconde édition).

« artiste de la faim »²⁸ dont Kafka nous livre un portrait saisissant : cultivant l'ascèse et la mortification, jouissant du spectacle de sa propre faim / fin, se délectant de l'absurde. Dans cet essai, où se côtoient Eliot, Mallarmé, Kafka, Baudelaire, Valéry, Lautréamont, Villiers de l'Isle-Adam, mais aussi Chateaubriand, Nerval, Flaubert, etc..., Claude Vigée souligne, par des expressions fortes, ce double refus de l'existence et de la transcendance qui caractérise selon lui des pans majeurs de la littérature européenne : « sens de la culpabilité, soit de renoncement aux choses terrestres, penchant ascétique, désir d'annihilation, obsession pénitentielle, révolte devant l'existence, etc... »²⁹

A cet enfermement dans la négativité, Claude Vigée oppose, dans un entretien avec Anne Mounic,³⁰ une étonnante singularité de la syntaxe hébraïque propre à libérer de « l'enfermement dans la cage du temps » : le *vav* conversif, ce préfixe qui, placé devant un accompli, le transforme en inaccompli, c'est-à-dire en un futur, et placé devant un futur, le renverse en passé.

Le *vav* (le « crochet ») conversif ouvre la prison mentale du passé, et le lance, délivré, c'est-à-dire rendu présent, dans le circuit incessant de la vie créatrice. Lestés de ce passé-présent pulsant, nous pouvons nous projeter renouvelés dans l'avenir. [...] Ainsi, les barrières rigides qui séparent, en français, les trois formes verbales de la temporalité sont écartées au profit d'un échange tacite permanent entre ce qui fut et ce qui sera, sur le terrain mouvant et vivant du présent médiateur. Celui-ci fonctionne comme un vecteur à double détente, à la fois récepteur de la vie échue et tremplin où rebondit vers l'infini à venir l'expérience du temps humain, grevée par notre finitude de créatures mortelles. Le rôle de la mémoire, qui opère en nous *hic et nunc*, est de sauver de l'oubli le passé en le propulsant sans cesse dans le futur, et d'ensemencer le futur désert avec les grains de sens mûris dans notre existence révolue.

Ainsi se trouve donc inscrite, dans la structure même de l'hébreu, l'ouverture permanente à l'avenir, qui interdit à jamais au passé, si tragique fût-il, de se refermer sur lui-même et de garder l'être parlant dans sa fascination toute puissante. Dans ces quelques lignes, Claude Vigée montre une fois encore le lien indissoluble entre l'acquiescement à la vie, c'est-à-dire la fidélité au commandement du *Deutéronome* (30,19) et la libre circulation sur une ligne temporelle dont rien ne peut venir borner l'horizon. Pétri non seulement de la culture, mais aussi de la langue hébraïque, le poète laisse les différentes langues qui tissent son œuvre se vivifier mutuellement, et sa langue française est tout naturellement habitée par cette dimension messianique à laquelle ouvre cet étrange signe hébraïque.³¹

Le potentiel de (ré-)surrection et de résistance de la poésie

Biographie et œuvre sont chez Claude Vigée, plus encore sans doute que chez d'autres poètes, intimement liés. Ainsi le choix sans cesse renouvelé de la vie est-il inscrit jusque dans le nom pris par l'auteur lors de son entrée

28 « Ein Hungerkünstler », 1924, traduit par Alexandre Vialatte sous le titre « Un champion de jeûne » in *La colonie pénitentiaire et autres récits*. Paris : Gallimard Folio, 1980 p. 71sq.

29 Expressions compilées tirées de « Les Artistes de la faim », in : *Aux sources de la littérature moderne, op. cit.*, pp. 219-252.

30 « L'artiste de la faim, une esthétique de la négativité », paru dans la revue en ligne *Temporel* (<http://temporel.fr>) de septembre 2006 (numéro 2).

31 « A la fois rappel ou résurrection du jamais plus, et prophétie du pas encore, qui tournent et s'entrecroisent en lui, le *vav* conversif est par excellence l'instrument de la vision messianique de l'histoire. » (*Ibid.*)

dans la résistance juive.³² De son vrai nom Claude André Strauss, il fait alors le choix d'inscrire dans son patronyme, de façon codée, la prophétie d'Isaïe, comme le souligne fort justement Henri Meschonnic dans l'avant-propos du recueil *Danser vers l'abîme* :

Claude, tu portes la prophétie et le serment d'Isaïe (49,18) dans ton nom même, Vigée, 'Haï ani, 'moi vivant', et c'est, pour moi, la parabole du rapport entre le poème vivant, le vivant du poème, et le texte biblique comme prophétie du langage et de tout ce qui est à faire exister et qui n'existe pas, dans les sociétés. C'est même, je dirais, l'éthique et la politique du poème. Le poème est alors sous le signe de la prophétie.³³

Par un étrange clin d'œil de la vie, son épouse et compagne de toute une longue vie, décédée en 2007, se prénomait Evy, un prénom que J.-F. Chiantaretto lit, de façon symétrique à « Vie j'ai » : « Ai vie ».³⁴ Pour qui a eu la chance de côtoyer un peu ce couple uni et rayonnant, cette symétrie n'est sans doute pas pure coïncidence... Mais, toujours selon J.F. Chiantaretto, le patronyme du poète évoque aussi la vigie : « l'homme qui veille, choisi pour sa capacité à s'orienter en regardant le non-encore-visible (l'avenir) ».³⁵ Quant au choix du prénom Claude, il renvoie, ainsi que l'expose l'auteur lui-même, à la claudication de Jacob au sortir de sa lutte nocturne contre l'Ange du Yabbok.³⁶ Nous reviendrons plus bas sur la place essentielle de la lutte avec l'ange dans l'écriture et la pensée de Claude Vigée. Unissant dans son nom de plume, rapidement devenu patronyme officiel, l'acquiescement à la vie et l'élan jaillissant vers le futur, Claude Vigée réaffirme ainsi la dimension fondamentale de la résistance comme attribut le plus intime de sa poésie.

Anne Mounic, dans la conclusion de son ouvrage consacré à Claude Vigée, *La poésie de Claude Vigée : Danse vers l'abîme et connaissance par joui-dire*, résume parfaitement « l'acte de résistance » que constitue, pour Claude Vigée, l'écriture poétique ainsi comprise : « résistance contre cette fascination de la mort qui hante la modernité, pas seulement dans la littérature, mais surtout dans l'histoire », « résistance également contre une vision de l'existence réduite à des abstractions ou à des concepts qui la nient en son intériorité »³⁷. A l'instar de l'amandier fleurissant sous le gel, la poésie se fait dépositaire d'une pulsion de vie éprouvée dans l'intériorité la plus intime et que rien ne peut venir extirper :

32 A Toulouse, qu'il gagna après avoir dû quitter son Alsace natale devant la poussée hitlérienne et où il poursuivit ses études de médecine, avant de devoir quitter le pays par l'Espagne et gagner les Etats-Unis, Claude Vigée s'engagea dans un mouvement clandestin, l'Action Juive.

33 *Danser vers l'abîme, op. cit.*, p. 9 sq.

34 Jean-François Chiantaretto, *Le témoin interne, op. cit.*, p. 76.

35 *Ibid.*, p. 67.

36 « Comme mon aïeul Jacob sortant du gué du Yabbok vainqueur, mais blessé, après le combat avec l'ange, 'je boîte mais vie j'ai —, moi aussi !' Désormais Claude Vigée sera mon nom, celui d'un poète juif. », in : *Claude Vigée, Vivre à Jérusalem : une voix dans le défilé. Chronique 1960-1985*. Paris : Nouvelle Cité, 1985, pp. 27-28.

37 Paris : L'Harmattan, 2005, p. 271 sq.



Photographie d'Alsace par Alfred Dott.

Je retrouve ainsi l'image de l'amandier de Jérusalem, qui fleurit en hiver, dès la fin du mois de janvier. Comme il s'épanouit sous la neige, on ne le voit pas distinctement. C'est un amandier de neige. Dissimulé sous son lourd manteau de givre, on devine tout de même la présence du rouge-gorge. C'est presque toujours l'hiver, dans nos existences difficiles. Au tréfonds de cet hiver, pour qui sait l'écouter un instant, chante le rouge-gorge perché entre les fleurs blanches, dans l'amandier invisible. Il chante tout seul pour la grande nuit muette qui l'engloutit, sous le ciel étranger.³⁸

- 42 -

Ehyé asher ehyé

La dimension de résistance de la poésie prend toute sa légitimité et sa force dans l'éclairage original que Claude Vigée jette sur un verset biblique qui, à part égale avec *Deutéronome* (30,19), occupe une place majeure dans sa pensée et son œuvre. Il s'agit de la phrase entendue par Moïse devant le Buisson ardent : « *Ehyé asher ehyé* » (Exode 3, 14)³⁹.

En poète contemporain de la Shoah, Claude Vigée s'est nécessairement trouvé confronté au drame caïnien qu'est cette défaite de la langue, déchue, pervertie, impuissante à entraver la violence, ce drame de la parole oblitérée, détournée, bâillonnée, pour laisser place à la barbarie. L'inversion d'une langue de vie en langue de mort est un thème omniprésent chez de nombreux poètes de la Shoah, en particulier chez Nelly Sachs, que nous citons plus haut. Comment, après ces ténèbres, ressusciter la langue, comment re-susciter une parole de poésie neuve, « habitable » ? Comment écrire encore à l'ombre du trop célèbre verdict d'Adorno affirmant, avant de se rétracter quelques années plus tard, qu'il serait « barbare » d'écrire un poème après Auschwitz ? Certes, la langue d'écriture de Claude Vigée n'est pas l'allemand, mais l'ombre d'Adorno plane aussi, dans une certaine, mesure, sur son œuvre comme sur toute poésie postérieure à la Shoah. La question n'est pas neuve, loin s'en faut... Profondément novatrice est en revanche la réponse, étonnante et déroutante, jaillie dans la spontanéité d'un dialogue entre Henri Meschonnic et Claude Vigée, à la Sorbonne, en mai 2006⁴⁰ : La réponse au verdict d'Adorno, c'est la parole de Dieu dévoilant son « nom » à Moïse devant le Buisson ardent : « *Ehyé asher ehyé* ». Souvent traduit de façon erronée par « Je serai qui Je serai », ou pire encore, « Je suis Celui qui est », ces quelques mots énigmatiques et en apparence redondants sont une véritable énigme, un défi à l'entendement humain figé dans les catégories de l'ici et maintenant. Claude Vigée adopte la traduction de son ami Henri Meschonnic : « Je me ferai être.... que je me ferai être » :

Traduit littéralement, ce verset énigmatique pourrait signifier : « Je me ferai devenir ce que je me ferai devenir. » Henri Meschonnic, dans sa version du Pentateuque, supprime le pronom démonstratif « ce », pour laisser subsister uniquement le « que » ; cette traduction minimaliste suit l'original hébreu au plus près : « je deviendrai que je deviendrai. ». Le fait même de devenir, c'est moi, dit le Dieu d'Israël à Moïse. Mais comment interpréter ce raccourci saisissant ?⁴¹

38 Cité d'après l'édition des poésies complètes 1936-2008, *Mon heure sur la terre*. Paris : Galaade, 2008, p.747.

39 Nous la citons tout d'abord dans le texte original hébraïque, car de la traduction novatrice retenue dépend toute l'interprétation qui en découle.

40 Dialogue entre Claude Vigée et Henri Meschonnic, le 12 mai 2006 à la Sorbonne, à l'occasion du colloque « Herméneutique biblique et création littéraire » co-organisé par Sylvie Parizet (Paris 10-Nanterre) et Jean-Yves Masson (Paris 4-Sorbonne).

41 In : « La poésie comme unité d'être. Entretien avec Claude Vigée », 29 septembre 2007, publié dans la revue en ligne *Temporel* n°4.

Ce qui se fait jour au travers de cet étrange verset, c'est l'annonce d'un temps résolument ouvert sur l'avenir, avec ce suspens infime au milieu de la phrase, *Ehyé... asher ehyé*, cette brèche par laquelle peut s'engouffrer le souffle du futur indéfinissable, insaisissable. C'est dans ce suspens de la parole que réside selon Claude Vigée la réponse à Adorno : un suspens infime de la langue, avant la réitération du verbe d'existence au futur, comme « principe de vie qui dit expressément l'infini de l'histoire et l'infini du sens »⁴². Nous retrouvons ici l'affirmation du principe de vie contre le principe de mort. Là réside aussi, selon Claude Vigée, « l'acte de séparation du divin et du sacré, où le divin devient transcendance absolue »⁴³. Ce verset jette en outre, par sa valeur numérique, laquelle fait partie des procédés herméneutiques fondamentaux de la mystique juive (*guématria*), un éclairage original sur le « nom » de Dieu. En effet, selon le *Zohar*, il a même valeur que le mot *Oulai* : « peut-être », de sorte que le nom de Dieu que voile et dévoile tout à la fois ce verset peut s'entendre comme « peut-être »⁴⁴ :

Cela veut dire que Dieu dans son appellation la plus intime, alliée au tétragramme imprononçable YHWH, à jamais irréductible à notre entendement, insaisissable par l'intellect humain, se nomme Peut-être. Voilà une formidable leçon d'humilité. Tout ce que l'homme peut espérer atteindre, ce que j'ai à dire de plus vrai, de plus spontané, est également de l'ordre du Peut-être ! A partir de là, toute vie, au lieu de se figer dans un être-au-monde statique, devient une pure gageure. Misant son tout sur l'aventure étrange du temps, une prise de risque perpétuelle, folie, danse, tourbillon vertigineux, la vie s'oriente dès lors vers un là-bas qui se situe à la fois avant et après, l'ici-même du monde figuré. [...] Nous attend en permanence un devenir autre.⁴⁵

Répondant elle aussi, d'une certaine manière, au verdict d'Adorno, la poésie de Claude Vigée n'aura de cesse que de mettre en écriture ce « suspens », cette interruption dans la linéarité de la langue, cette microcoupure qui interrompt le sens commun et peut ouvrir sur l'avenir, convertir la langue de mort en langue de vie. Privilégiant toujours le futur et le résolument Autre contre l'instantanéité et la compréhension immédiate, mortifère, elle réhabilite la catégorie de l'incertitude et vise à l'ouverture d'une brèche dans le langage, par où peut s'immiscer le différent, l'altérité absolue. Par sa manière d'échapper continuellement à l'enlissement dans l'ici et maintenant, par sa tension permanente et obstinée vers un horizon toujours hors de portée, la parole poétique authentique est ainsi, selon Claude Vigée, placée elle aussi sous le signe du « peut-être » :

Mais le plus vif, le plus spontanément parlant de nous-mêmes n'est-il pas un Peut-être identique à la vie divine qui, comme le passe-muraille, se joue à la fois du déjà-là (celui d'hier) et du jamais (celui de demain) ? Cet entregent, ce jeu de masques changeants définissent aussi, à mes yeux, le don humain de la parole. Encore une belle et grande folie, la loyauté gardée, dans l'histoire obscure et chaotique des hommes guettés de tous côtés par la mort, à notre infigurable Peut-être, à celui qui nous échappe, à nous, comme il échappe à lui-même. Peut-être, ou non. Ainsi germe la poésie.⁴⁶

42 Paroles de Claude Vigée au cours du dialogue déjà évoqué avec Henri Meschonnic (notes recueillies par nous).

43 D'après les notes prises lors du dialogue cité plus haut avec H. Meschonnic.

44 *Tikkounéi-hazohar*, 69.

45 In : « La poésie comme unité d'être », *op.cit.*

46 *Ibid.*

Comment ce « peut-être » s'actualise-t-il, de façon continue, dans l'écriture de Claude Vigée ? De quelle manière le poète parvient-il, tout au long de son œuvre, à maintenir ouverte cette faille, cette brèche, si infime soit-elle, qui ouvre à ce « qui nous échappe », dans l'histoire humaine et au-delà ?

Géologie de l'écriture poétique

- 44 -

L'une des réponses possibles est peut-être à trouver du côté d'une expérience quasi géologique et archéologique de l'écriture poétique, qui place en son cœur le morcellement, le fragmentaire, la diffraction. Deux textes reflètent cette conception particulière. Dans *Mélancolie solaire* se trouve une très belle métaphore de l'écriture comme expérience archéologique :

Je survis parmi les ruines. La signification du champ de fouilles n'est pas dans sa surface, mais dans sa profondeur : surgissement simultané des lieux et des temps de l'expérience révolue, remontant aujourd'hui dans ce rythme syncopé, seul authentique, qui dévoile à la fois les ruptures, – tessons, fragments d'ossements ou d'architecture, richesse originelle éparpillée en monnaies effacées – et la totalité englobante qui sous-tend les vestiges discrets d'une société défunte. Ainsi le poème...⁴⁷

Loin d'une conception linéaire et causale du temps, la poésie ainsi conçue laisserait se juxtaposer les instants, cristallisés en leur surgissement même, misant sur la discontinuité, mettant au jour leur hétérogénéité et leurs ruptures : une authentique poétique du fragmentaire et de l'inachevé qui laisse subsister la faille, l'éclatement, la perte.⁴⁸

C'est par cette même métaphore géologique que Claude Vigée expose, dans *L'extase et l'errance*, les fondements du « judan », cette forme particulière d'écriture qui caractérise son œuvre depuis les débuts et réunit en un même recueil prose et poésie, essais et exégèse littéraire ou biblique, carnets intimes, entretiens, etc... Faisant référence à l'image du miel dans le rocher (*Deutéronome*, chap. 32), Claude Vigée évoque la géologie particulière de la ville de Jérusalem, érigée à même la roche, une roche dans laquelle coexistent un calcaire rose et uniforme et des noyaux de calcite (« couronnes solaires ») : « deux éléments constituants [...] en état de tension dans la matrice graine de la montagne-mère », dont l'alternance suggère une « structure vivante », conjuguant, dans un rapport quasi dialectique, rupture et continuité. Dans cette dualité féconde, Claude Vigée entrevoit la métaphore qui pourrait exprimer la manière dont il envisage, dans son œuvre, l'alternance rythmée du poème et de la prose :

⁴⁷ « Art poétique », in : *Mélancolie solaire*. Paris : Orizons, 2008, p. 17, reprise d'un texte publié pour la première fois en 1970 dans *La lune d'hiver* (*op.cit.*)

⁴⁸ Cette « poétique de l'inachevé » a été disséquée de manière magistrale par Helmut Pillau dans son étude intitulée fort justement « Contre la stérilité du définitif. Sur la poétique de Claude Vigée » (traduit de l'allemand par Andrée Lerousseau et publié dans : *Unverhoffte Poesie – Poetik des Unverhofften. Studien zur Dichtung von Claude Vigée*. Hamburg: LIT Verlag, 2007, pp. 179-204)

L'unité d'une structure vivante imite celle, également cadencée, des amants. L'alternance assure à la fois l'éclat indépendant des foyers ensevelis dans le lit rocheux, et leur résorption dans les intervalles profonds de la roche vierge du monde. Permanence énigmatique, acquise et assurée par le jeu de la rupture. [...] Ainsi se répondent le poème et la prose ; tel est le rêve que je poursuis quand j'écris ces livres toujours en mouvement où la dualité serait le moteur même de l'unité initiale et future.⁴⁹

Le judan est ainsi le lieu où s'unissent, sur le modèle biblique, « la prose narrative horizontale » (que le poète assimile aux « paroles des jours » - *divréi-hayamim* – du texte biblique), dont la fonction est de dire le défilement du quotidien dans l'écoulement des jours), et « l'exaltation verticale du chant » poétique (*shirah*), qui est arrachement à la linéarité continue du temps quotidien, sursaut vital vers un possible entrevu et toujours à venir.

Unissant dans une même métaphore l'image du cristal caché dans la roche et celle du grain de semence, Claude Vigée fait du poème le gardien toujours renouvelé de l'avenir en gésine :

Dans le grain de blé est concentrée toute la force de propulsion de la Création vers l'avenir [...] Cristal caché du jour futur, perle fine, graine de moutarde infime, levain dans la farine, sel de la terre, trésor trouvé dans le champ – le grain de blé n'est pas seulement ce qui nourrit les humains et leur permet d'engendrer d'autres générations, de produire toutes les *toledoth*, les vagues de naissance nouvelles. [...] Dans le grain de semence : là se situe pour moi le lieu du poème, [...] ce cristal doré, ce grain de blé orienté vers la fécondité future du monde, doigt pointé dans le temps jusqu'au Messie à venir [...] ⁵⁰

Jacob et Joseph, figures-sœurs du bondissement salvateur

Deux figures bibliques jalonnent l'œuvre de Claude Vigée, véritables incarnations de ce jaillissement de vie, de cet arrachement permanent à la mort sous ses divers masques et de ce bondissement vers l'inconnu et l'inouï du futur : Jacob et Joseph. La figure de Jacob, et le récit de son combat nocturne au gué du Yabbok avec un étrange inconnu que la tradition retient sous le vocable d' « ange », est de loin la plus importante : elle fait son apparition dès le premier recueil, intitulé *La lutte avec l'ange*⁵¹ et marque véritablement de son empreinte, avec une constance remarquable, l'ensemble de l'œuvre de Claude Vigée.⁵²

Jacob apparaît comme le paradigme du poète en lutte perpétuelle avec la langue et avec le temps. L'analogie entre le poète et la figure de Jacob est maintes fois établie par Claude Vigée :

49 In *L'extase et l'errance*, op. cit., p.13, d'où sont extraites également les citations qui émaillent le paragraphe précédent.

50 *Ibid.*, p. 15sq.

51 Claude Vigée, *La lutte avec l'ange. Un chant de sombre joie dans l'agonie du temps, Poèmes 1939-1949*, publié pour la première fois à Paris en 1950 et récemment réédité par l'Harmattan (2005).

52 La place de Jacob dans l'écriture et l'œuvre de Claude Vigée a déjà fait l'objet de plusieurs études, parmi lesquelles on pourra retenir l'ouvrage d'Anne Mounic, *Jacob ou l'être du possible*. Paris : Caractères, 2009, ainsi que notre contribution : Blandine Chapuis, « La lutte avec l'Ange, entre altérité et transcendance : un motif central dans la poétique de Nelly Sachs et de Claude Vigée », in *Tsafon* n° 52, pp. 165-200.

Jacob et poésie
ont le même destin
être juif et poète c'est tout un⁵³

- 46 -

Il développe, dès le début, un rapport particulier au temps, qu'énonce Claude Vigée (« Tu m'as donné le temps pour que je le sculpte / Jacob affronte l'ange et dicte la paix sainte / La récompense est pour qui sait dompter le temps »⁵⁴) et que souligne André Neher, dans sa remarquable étude sur Jacob publiée dans la revue *Conférence*, dans laquelle il prend pour pivot ces quelques vers de Claude Vigée :

La tâche humaine, la nostalgie humaine, n'est-elle pas précisément de dompter le temps, n'est-elle pas de saisir le temps et d'être son maître, de demander au temps de donner plus qu'il ne vous donne [...], de le renverser, [...] de telle sorte que l'aujourd'hui soit comme un épanouissement, comme un jaillissement par lequel l'homme montre que le temps qui le fait avancer n'est pas un temps qui le domine, mais que lui domine parce qu'il lui demande au-delà de la relativité un message absolu ?⁵⁵

La lutte nocturne de Jacob se fait ainsi paradigme de la lutte de l'homme avec le temps, dans un « sens agonique »⁵⁶, pour échapper à la soumission à l'instant tout-puissant et ouvrir une brèche vers l'avenir. Jacob est, selon les propres paroles de Claude Vigée, « l'homme-temps », « affronteur du temps du monde »⁵⁷ : en marche vers l'aurore, il incarne le sursaut vital vers l'avenir et porte en même temps en lui la blessure d'une rencontre secrète avec l'infini. A l'inverse de son jumeau et contempteur Esau, qualifié dans le mot à mot même du texte biblique de « marcheur vers la mort »⁵⁸, le choix de Jacob réside dans l'adhésion sans faille à une Loi de Vie que le poète reprend à son compte comme étant le fondement même de sa poésie. Par opposition à ceux qu'il surnomme « les artistes de la faim » et que nous évoquions plus haut, il décrit la mission du poète comme célébration de la vie, de la lumière et de la joie, à mille lieues de toute complaisance morbide avec la négativité et la destruction.⁵⁹ Le choix de Jacob, c'est celui du refus de la mort et du règne sans partage de l'immanence, c'est une lutte permanente pour « renverser la flèche mortelle du temps »⁶⁰, et l'enjeu même de la lutte, c'est la parole poétique, l'émergence d'une parole surgissante habitée par le souffle parlant :

53 In : *Délivrance du souffle*. Paris : Flammarion, 1977, p. 38.

54 In : *La lutte avec l'ange* (cité d'après l'édition de 2005) p. 45.

55 André Neher, « La lutte de Jacob avec l'ange » (1960), conférence publiée à l'initiative de Claude Vigée à l'automne 2002 dans la revue *Conférence* n°15, pp. 211-236 (extrait cité ici : pp. 216-217)

56 Cf. l'expression de Claude Vigée : « nous autres Juifs rescapés du 20ème siècle saisissons peut-être en victimes privilégiées de l'histoire moderne le sens agonique de la lutte de Jacob avec son partenaire anonyme ! » in : *Le passage du vivant*, op. cit. p. 24.

57 Expressions de Claude Vigée in : *La lutte avec l'ange*, op. cit., pp. 8-9.

58 « Voici, dit-il, mon Moi est un marcheur vers la mort, et qu'est-ce pour moi, cela, l'aïnesse ? » (*Gen.XXV*, 32, cité selon la traduction donnée par Claude Vigée in : *L'extase et l'errance*, op. cit., pp. 147-148)

59 Cf. *L'extase et l'errance*, op. cit., pp. 183-183 : « Le chemin funèbre du renoncement n'est pas devenu le mien ».

60 L'expression est de Claude Vigée in : *Le passage du vivant*, op. cit., p. 38.

Mais la vie en moi aspire au mouvement inverse : s'arracher aux inscriptions funéraires, tenter toujours une sortie, refaire désespérément de la parole écrite une parole qui se dit. Remplacer cette existence spatialisée, ou plutôt ce lent mourir minéralisé, par une évasion dans la parole, le son, le cri et le bond, la métamorphose sans cesse recommencée de l'écrit localisé, clos, fini, en une apparition charnelle, une voix surgissante, l'aventure d'un matin nouveau.⁶¹

A l'instar de la blessure aurorale de Jacob-Israël, qui signe la double inscription de la lutte dans le corps et dans le langage, la parole poétique, chez Claude Vigée, s'inscrit toujours dans une dimension corporelle. Très souvent, Claude Vigée met en relation la parole de poésie avec la vie organique et les grands rythmes qui jalonnent la vie humaine, en particulier avec l'alternance systole / diastole⁶² pour dire la pulsation, le rythme fondamental de la parole poétique, qui dépasse de loin de simples préoccupations de métrique. La claudication de Jacob devient ainsi, pour lui, métaphore du rythme poétique fondamental.⁶³ Parole poétique et incarnation charnelle sont toujours étroitement liées, et seul le souffle donne vie et mouvement à ce qui, sans lui, demeurerait lettre morte, figé sur le papier, offert à toutes les tentations idéologiques ou idolâtres. Claude Vigée se plaît souvent à souligner l'analogie, dans la langue hébraïque, entre la gorge (*GoRoN*) et l'aire de battage du blé (*GoRèN*) :

La parole dite, puis écrite, la parole moulue dans le gosier d'un homme singulier, vient du souffle qui se renouvelle avec lui à chaque instant. Il n'existe pas de « langue vivante » sur le papier, elle ne le devient que dans ma gorge. Là elle est moulue comme le grain de blé en farine de vie.⁶⁴

Décrivant l'écriture hébraïque comme une « structure visuelle dont la fonction est de provoquer la parole »⁶⁵, Claude Vigée souligne avec insistance le lien indissoluble corps-parole-écriture dont Jacob est en quelque sorte l'annonciateur. Son œuvre s'écrit certes en français, mais avec en filigrane ce modèle de la langue hébraïque qui doit nécessairement être parlée pour être vocalisée et faire ainsi sens, d'où le lien indéfectible de l'écriture et de la voix qui l'anime. Cette écriture « incarnée » se trouve ainsi liée de façon indissoluble au temps, non seulement de l'écriture, mais aussi de la lecture : « telle une musique vivante qui exige l'incarnation *hic et nunc* pour vraiment avoir lieu dans le monde matériel »⁶⁶. La poésie ainsi conçue joue l'écoute contre le regard, l'inscription dans la temporalité plutôt que dans la spatialité, la parole (musique) contre l'image.

Une autre figure biblique habite l'œuvre de Claude Vigée. A l'instar de Jacob, c'est aussi une figure de l'arrachement aux puissances mortifères, du saut salvateur qui inaugure l'avenir en affirmant, à son tour, le choix immuable de la vie et du vivant. Il s'agit de Joseph, fils cadet de Jacob, auquel Claude Vigée a consacré, entre autres, une très émouvante conférence prononcée à Notre-Dame de Paris en 2006, dans le cadre des Conférences de

61 In : *L'extase et l'errance*, op. cit., p. 213.

62 On pourra à ce sujet se référer entre autres à un entretien mené avec l'auteur en 2006 et publié sous le titre : « Lutte avec l'ange, lutte avec langue. Entretien avec Blandine Chapuis », in *La nostalgie du père*. Paris : Parole et Silence, 2007.

63 Voir à ce propos Anne Mounic in « Claude Vigée : La lutte avec l'ange, ou le rythme de l'intersubjectivité face au néant », revue *Temporel* n°1, février 2006 : « La claudication de Jacob, apparente imperfection, son rythme, outrepassant la mesure, transcendant la matérialité comptable du mètre. »

64 In : *L'extase et l'errance*, op. cit., p. 16.

65 *Ibid*, p. 17 (Dov Hercenberg cité par C. Vigée).

66 *Ibid*, p. 17.

Carême. Jeté au fond d'un trou dans le désert par la jalousie de ses frères, il puise « dans le creuset de fer de l'épreuve où se jouent sa vie et sa mort » la force de « rebondir, de rejaillir vivant ». Claude Vigée souligne sa « potentialité de surrection », « d'une énergie créatrice infinie », qui fait de Joseph « l'homme lige de l'espérance qui dépasse les limites naturelles, l'agent d'un futur délivré d'idoles mortifères ». Cerné de toutes parts par la violence et la mort, il tire sa force de résistance de « l'amour inné de la vie et de tous les vivants : 'Car c'est pour vous faire vivre que Dieu m'a envoyé avant vous.' » (*Gen.45,5*). Tout comme Jacob, Joseph apparaît comme le paradigme de l'espérance lucide et active, qui au cœur de l'adversité, dans le tréfonds de la détresse, puise dans son adhésion sans faille à une Loi de Vie la capacité d'ouvrir un horizon nouveau : « Dans l'Égypte des tombeaux scellés et des lourdes idoles de basalte poli 'qui ne voient ni n'entendent', [...] la voix claire de Joseph fait retentir tout à coup le chant libérateur qui ouvre l'être humain, incarcéré dans un ordre immuable, à un nouvel espace-temps sans limites. »⁶⁷ Incarnation du « principe espérance », symbole de la lutte perpétuelle contre la double fascination de la mort et des idoles de toutes sortes, Joseph invite à la délivrance et au dépassement des limites, dont la pratique du judaïsme, déjà évoquée plus haut, avec sa transgression des limites et des frontières figées imparties aux genres, peut sans doute constituer l'une des implications poétologiques. Tout comme Jacob, il rythme l'ensemble d'une œuvre en perpétuelle ouverture, échappant à tous les enfermements possibles, et dédiée, avec un entêtement tout à la fois lucide et joyeux, à la célébration du vivant.

C'est sans doute par ce souci constant de l'avenir que l'écriture de Claude Vigée peut être considérée comme profondément juive, s'inscrivant dans une dimension messianique qui conjugue en permanence expérience humaine, recherche poétologique et invocation réflexive et novatrice des grands textes bibliques :

La vision judaïque du temps sur la terre rejoint celle de chaque poète qui, lui aussi, doit modeler à ses risques et périls, pour sa plus grande joie et détresse, son 'heure sur la terre'. [...] C'est en jumelant mon expérience de poète et de vivant avec la contemplation des grandes figures mythiques léguées par l'héritage de la Bible que j'ai intégré les paradoxes creusés comme des ravins sous mes pas en me lançant moi-même comme un pont volant par-dessus mon présent hasardeux en quête d'un avenir non écrit.⁶⁸



⁶⁷ Toutes les citations de ce paragraphe sont tirées du texte original de la Conférence de Carême à Notre-Dame, que l'on peut retrouver, en version longue, in : *Voici l'homme. Conférences de Carême à Notre Dame 2006*. Paris : Parole et Silence, 2006.

⁶⁸ In : *Mélancolie solaire, op.cit.*, p. 21.

Par là-bas, quelque part

i.m. Ery

Sous l'horizon glacé des bouleaux et des hêtres

chemin pierreux du jour
sentiers en velours de la nuit
te rejoignent peut-être

déjà nulle part, dans le vide :
perdus à l'autre bout du Ried,
dans ton noir infini.

Claude Vigée,
Soir du 19 avril 2009, Hasensprung, en Alsace.

- 49 -